

tes irréelles pour des personnages: rien d'étonnant, au fond, à ce que la littérature mondiale l'ait choisi pour étendard.

Umberto Eco, lui, est le vivant symbole du phagocytage d'un roman qui ne croit plus en lui-même par la philosophie. Philosophe et sémiologue, il s'est mis au roman à cinquante ans avec *le Nom de la rose*, remportant le succès que l'on sait. Il y mêlait les ressorts du roman policier et une vision plus que discutable du Moyen Âge et de l'histoire religieuse. Dans *l'Île du jour d'avant*, le prétexte romanesque est réduit à sa plus simple expression: les mésaventures d'un jeune noble italien du XVI^e siècle ne sont que l'occasion toujours interrompue de digressions cosmogono-métaphysiques des plus assommantes.

Si le dosage du *Nom de la rose* était à peu près réussi, ici Eco a eu la main lourde, et nous sert son érudition à la tonne. Le problème est que l'érudition est probablement ce qu'il y a de plus déplacé dans un roman. Qui a envie de trouver dans un livre de fiction un condensé des querelles philosophiques du grand siècle, rendues inintelligibles parce que fragmentées pour les besoins du récit et transcrites dans une langue artificiellement archaïque? Un doigt de Cyrano de Bergerac, un de Gassendi, un de Fontenelle, une poignée de Descartes et une pincée de Pascal, cela ne fait pas un roman, fût-il postmoderne.

Eco pas plus que Rushdie n'est romancier, c'est-à-dire n'a la capacité de refondre les éléments qu'il utilise pour en faire une matière originale. Le problème est qu'il n'est pas davantage philosophe. Les romans de Sartre étaient ennuyeux comme la pluie, mais au moins on y découvrait l'existentialisme. Tout juste apprend-on ici que tout est relatif et que ce qui nous paraît proche peut s'avérer fort lointain. Sur cinq cents pages, c'est pauvre. Bernard-Henri Lévy, lui, a le beurre et l'argent du beurre: il est philosophe tout en gardant l'essentiel de ses neurones pour ses vieux jours, écrivain sans autre peine que d'emprunter le style

télégraphique, combattant à la Malraux sans avoir à risquer sa peau. Enfin dans *le Lys et la cendre*, journal de ses années bosniaques, il confesse ses tourments d'écrivain médiatique. Faute avouée étant automatiquement pardonnée, il ne songe pas un instant à se corriger et se contente de pleurer sur cette ingrate condition, entre deux émissions de télévision.

Le Lys et la cendre est sous-titré: «journal d'un écrivain au temps de la guerre de Bosnie». Bernard-Henri Lévy semble donc avoir renoncé au titre de philosophe, ce qui est la sagesse même si on en juge à la richesse de la pensée exposée, qui se limite à l'équation: nationalisme = fascisme, et à l'axiome que le cosmopolitisme est l'avenir du genre humain. Ne pas être philosophe suffit-il pourtant à être écrivain? A en croire la récurrence des clichés du type «résurgence des vieux démons», «régression identitaire», et des notations aussi subtiles que «l'horrible Villiers. L'abject Le Pen. L'insupportable Chevènement», il n'est pas certain que l'indigence de la pensée garantisse la qualité de la plume. Quant au don d'observation indispensable à l'écrivain, Bernard-Henri Lévy nous révèle qu'il est myope. On s'explique mieux qu'il ait pu trouver à Philippe Douste-Blazy «quelque chose du premier Barrès». «Le danger à éviter dans ces notes, écrit-il: l'excès de littérature»; le risque était mince, et parfaitement évité.

Il y aurait un livre fort drôle à écrire sur les sottises dont regorge *le Lys et la cendre*. On y relève bien quelques anecdotes instructives, mais quand on sait de quoi il retourne quand Bernard-Henri Lévy entend siffler les balles à ses oreilles, peut-on prendre le reste au sérieux? Ce qui est indubitable, en revanche,

Ci-dessous, Bernard-Henri Lévy. Il décrit dans «le Lys et la cendre» la dure condition d'écrivain médiatique condamné à errer d'un plateau de télévision à un autre, tandis que le monde s'embrase autour de lui. Mais n'est pas Malraux qui veut: une guerre civile ne suffit pas à donner du talent.



c'est la vanité de l'auteur, qui est le véritable sujet du livre (ce n'est pas tant un journal qu'un rapport clinique sur l'amour de soi), sa façon de s'exonérer de ses dérives en les stigmatisant chez les autres, son sectarisme, les réflexes pavloviens qui lui tiennent lieu de pensée, son indifférence profonde, finalement, à ce qui n'est pas lui: ce n'est pas le peuple bosniaque que Bernard-Henri Lévy a défendu pendant ces quatre ans, mais son fonds de commerce.

Il est d'ailleurs assez inquiétant de songer qu'on aura laissé agir comme un ministre des Affaires étrangères bis un personnage dont l'inconséquence éclate à toutes les pages, et qui confesse qu'en toute occasion ses impulsions et sa passion de jouer un rôle ont vite fait de lui tenir lieu de raisonnement. Ce philosophe autoproclamé n'aura eu de cesse de pousser son pays à la guerre pour être fidèle à la belle idée qu'il a de lui-même. Il nous livre ici la clé de son personnage: ce désir de tenir «ce rôle du normalien aventurier, qui était le seul dans le répertoire qui valait, à mes yeux, d'être tenu». C'est finalement la seule révélation de ce livre: on se demandait depuis des années si Bernard-Henri Lévy était un piètre philosophe ou un mauvais romancier, il nous avoue qu'il n'est qu'un comédien moitrinaire. On a vu des affiches plus alléchantes.

Un provocateur professionnel, un vulgarisateur de philosophie, un cabotin vaniteux: tels sont les grands hommes de la littérature d'aujourd'hui. Clemenceau jugeait la guerre chose trop sérieuse pour être laissée à des militaires. La littérature est trop importante et trop futile pour qu'on n'ait pas envie de la rendre aux vrais écrivains. Mais où se cachent les vrais écrivains? ■

- *Le Dernier Soupir du Maure*, de Salman Rushdie (Plon, 410 pages, 149 F).
- *L'Île du jour d'avant*, d'Umberto Eco (Grasset, 460 pages, 145 F).
- *Le Lys et la cendre*, de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 552 pages, 145 F).